

CHAPITRE VIII

LES ÉTATS ORIENTAUX. — SECONDE GUERRE DE MACÉDOINE.

L'Orient Grec.

L'œuvre commencée par Alexandre le Grand, un siècle avant que les Romains ne vinssent mettre le pied sur le territoire qu'il appelait son royaume, cette œuvre, avec le cours des années, s'était transformée et agrandie, ses successeurs ayant poursuivi la réalisation de sa grande pensée, la conversion de l'Orient à l'hellénisme. Un vaste système d'États gréco-asiatiques était sorti de là. L'invincible génie des Grecs, avec cet amour des voyages et de l'émigration qui jadis avait poussé leurs trafiquants jusqu'à *Massalie* et *Cyrène*, jusque sur le *Nil* et dans la *mer Noire*, avait su garder les conquêtes du héros. La civilisation hellénique s'était partout paisiblement assise, sous la protection des *sarisses* macédoniennes, dans l'ancien royaume des *Achaéménides*. Les généraux qui héritèrent de l'empire d'Alexandre s'arrangèrent entre eux, et se firent peu à peu équilibre, équilibre souvent dérangé, mais dont la régularité même se manifeste dans ses vicissitudes. Trois puissances de premier ordre s'étaient formées, la Macédoine, l'Asie et l'Égypte. La Macédoine, sous Philippe V,

Les
grandes
puissances.
— La Macédoine.

monté en 534 sur le trône, ne différait guère de ce qu'elle avait été sous le second Philippe, père d'Alexandre. Elle constituait le même état militaire compact, arrondi, avec des finances solides et régulières. Sa frontière du nord s'était refaite après le flot passé de l'inondation gauloise : et en temps ordinaire, il suffisait de quelques postes pour contenir de ce côté les barbares d'Illyrie. Au sud, toute la Grèce n'était pas seulement dans sa dépendance : une grande partie même était complètement sujette, et avait reçu garnison macédonienne. Ainsi en était-il de la Thessalie tout entière, de l'*Olympe* jusqu'au *Sperchius* et à la presqu'île de *Magnésie* ; de la grande et importante île d'*Eubée*, de la *Locride*, de la *Doride* et de la *Phocide* ; enfin dans l'*Attique* et le *Péloponèse*, d'un grand nombre de localités, comme *Sunium* et son promontoire, *Corinthe*, *Orchomène*, *Héraea*¹, et la *Triphylie*. Les places fortifiées de *Démétriade* dans la *Magnésie*, de *Chalcis* d'*Eubée*, et de *Corinthe* surtout, étaient appelées « les trois chaînes de la Grèce ! » Mais la force de la Macédoine résidait dans la Macédoine même et dans le peuple macédonien. Si la population y était très-peu dense eu égard à la superficie du sol ; si l'on n'y pouvait guère lever de soldats qu'en nombre égal à peine au contingent des deux légions de l'armée consulaire normale ; s'il convient enfin de reconnaître que le pays ne s'était pas pleinement remis encore des vides causés par les expéditions d'Alexandre et par l'invasion gauloise, ces désavantages trouvaient ailleurs leur ample compensation. Dans la Grèce propre, les nationalités avaient perdu leur force morale et leur nerf politique. Là plus de peuple, à vrai dire : plus de vie méritant la peine de vivre. Parmi les meilleurs, l'un s'adonnait à l'ivrogne-

¹ [Orchomène, en *Boeotie* ; Héraée, en *Arcadie*, sur l'*Alphée* ; la *Triphylie*, dans l'*Elide*, au sud.]

rie, l'autre aux jeux de l'escrime ; un troisième usait les heures et l'huile de sa lampe à de frivoles études. Pendant ce temps, en Orient, à Alexandrie, perdus en petit nombre au milieu des masses indigènes, quelques Grecs semaient pêle-mêle autour d'eux, avec d'autres éléments meilleurs, leur idiome, leur agile faconde, et leur fausse science avec leur science vraie. Mais à peine pouvaient-ils fournir en nombre suffisant les officiers d'armée, les hommes politiques et les maîtres d'école qui leur étaient demandés. Ils étaient trop peu nombreux pour constituer, dans ces pays nouveaux, une classe moyenne de pur sang hellénique. Dans la Grèce septentrionale, au contraire, la Macédoine offrait encore un solide noyau national, issu de la race qui jadis avait combattu à Marathon. Aussi voyez avec quelle superbe confiance les Étoliens, les Acarnaniens, les Macédoniens s'avancent partout dans les pays d'Orient. Ils se donnent comme gens de meilleure souche et passent pour tels ! Ils jouent le principal rôle dans les cours d'Antioche et d'Alexandrie. Est-il besoin de citer cet habitant d'Alexandrie qui, revenant dans sa ville natale, après avoir fait un long séjour en Macédoine où il avait pris les mœurs et le costume du lieu, se croyait devenu un autre homme, et ne voyait plus dans les Alexandrins que des esclaves ? La vigueur et l'habileté, le sens national toujours vivace avaient fait du royaume macédonien le plus puissant et le mieux ordonné des États du nord de la Grèce. L'absolutisme s'y était établi, il est vrai, sur les ruines des anciennes institutions de représentation aristocratique. Toutefois, jamais ni le maître, ni les sujets ne s'y virent dans la condition respective qui leur était alors faite en Asie et en Égypte. Les Macédoniens se sentaient, par comparaison, indépendants et libres. Brave, ardent contre l'ennemi national quel qu'il soit : inébranlable

dans sa fidélité à la patrie et à la race de ses rois ; luttant jusqu'au bout contre les malheurs publics, d'où qu'ils viennent ; ce peuple, de tous ceux de l'ancienne histoire, est celui qui se rapproche le plus des Romains. Au lendemain de l'invasion gauloise sa régénération tient du prodige et lui fait honneur, à lui comme à ceux qui le gouvernaient.

La seconde des grandes puissances, le royaume d'Asie, n'était autre que la Perse ancienne, transformée à la surface et *hellénisée*. Le nouveau « Roi des rois, » — car il prenait ce titre pompeux si mal justifié par sa faiblesse, — se prétendait le souverain des contrées qui vont de l'Hellespont au *Pendjab*. Comme du temps de l'ancien monarque de Perse, ses États n'avaient point d'organisation solide, et n'offraient aux yeux qu'un faisceau sans lien de provinces plus ou moins dépendantes, de *satrapies* insoumises, et de villes grecques à demi-libres. L'Asie-Mineure, par exemple, appartenait nominalement au royaume des Séleucides ; et néanmoins toute la côte du nord et la majeure partie de l'intérieur étaient occupées par des dynastes locaux, ou par des bandes de Celtes envahisseurs. A l'ouest, une autre région appartenait aux rois de *Pergame* : les îles et les places maritimes étaient ou libres ou possédées par l'Égyptien : il n'y restait plus guère, en réalité, appartenant au Grand-Roi d'Asie, que la *Cilicie* intérieure, la *Phrygie* et la *Lydie*, avec le titre d'un droit nominal et inefficace sur les autres villes ou princes : sa suprématie ressemblant de tous points à celle de l'ancien empereur d'Allemagne au delà des domaines immédiats de sa maison. Le royaume d'Asie usait ses forces dans de vaines tentatives pour chasser les Égyptiens de leurs possessions sur les côtes ; dans ses débats de frontière avec les peuples orientaux, avec les Parthes et les Bactriens ; dans ses luttes continuelles avec les Gaulois

L'Asie.

établis dans l'Asie-Mineure au grand dommage du pays, et avec les satrapes de l'Est, ou encore avec les Grecs de l'Asie-Mineure, tous les jours à l'état d'insurrection ; et enfin dans des querelles de famille et dans des guerres continuelles contre les prétendants au trône. Aucun des royaumes fondés par les *Diadoques* n'échappait d'ailleurs à ce dernier fléau, ni aux autres maux qu'entraîne avec elle la monarchie absolue et dégénérée. Mais nulle part ces maux n'étaient funestes autant qu'en Asie : là, tôt ou tard, les provinces, sans lien entre elles, étaient entraînées à une séparation inévitable.

L'Égypte.

Toute autre était l'Égypte, dans son unité puissante. La politique intelligente des premiers *Lagides* avait su mettre à profit les antiques traditions nationales et religieuses, et instituer un gouvernement absolu, concentré : là, même en face des abus administratifs les plus criants, les idées d'émancipation ou de séparation n'auraient ni pu naître, ni pu se produire. Bien étrangère à ce royalisme national, fondement et expression politique du sentiment populaire en Macédoine, la nation égyptienne restait purement passive. La capitale y était tout : or la capitale dépendait de la cour et du roi. D'où la conséquence que si la mollesse et la lâcheté du prince y faisaient plus de mal qu'en Macédoine et même en Asie, la machine de l'État y réalisait aussi des prodiges sous la main active d'un *Ptolémée I^{er}*, et d'un *Ptolémée Evergète*. L'Égypte avait encore un avantage sur les deux grands royaumes rivaux : c'est qu'au lieu de courir après l'ombre, la politique de ses rois s'était proposé un but clair et prochain. La Macédoine, patrie du grand Alexandre ; l'Asie, continent qu'il avait donné pour assiette à son trône, ne cessaient pas de se croire les héritières immédiates de la monarchie alexandrine ; tout haut ou tout bas, elles prétendaient, sinon à la reconstituer, du moins à la représenter. Les La-

gides, au contraire, n'aspiraient en aucune façon à la monarchie universelle : jamais ils n'avaient songé à la conquête de l'Inde ; mais ils n'en attirèrent pas moins des ports de Phénicie dans celui d'Alexandrie tout le commerce d'entre l'Inde et la Méditerranée ; et faisant de l'Égypte la première puissance marchande et maritime de l'époque, ils dominaient dans toute la Méditerranée orientale, sur les côtes et dans les îles. Un jour *Ptolémée III Evergète* rendit spontanément à *Séleucus Callinicus* toutes ses conquêtes, jusqu'au port d'*Antioche*. Grâce à cette habileté pratique, et aux avantages de sa situation naturelle, l'Égypte était redoutable aux deux autres États continentaux, aussi bien dans l'attaque que dans la défense. Tandis que son adversaire, même victorieux, ne pouvait pas la menacer sérieusement dans son existence, inaccessible qu'elle était aux armées ennemies, elle avait pris la mer, s'était établie dans *Cyrène*, à *Chypre*, dans les *Cyclades*, sur les côtes phénico-syriennes, sur toute la côte méridionale et occidentale de l'Asie-Mineure, et en Europe, jusque dans la *Chersonèse de Thrace*. Le cabinet d'Alexandrie avait aussi sur ses adversaires la supériorité de l'argent. Il exploitait la vallée du Nil avec un succès inouï : les caisses publiques regorgeaient. La science des financiers d'État, qui ne voient que leur but, et marchent sans jamais dévier, y avait donné d'ailleurs un habile et grand essor aux intérêts matériels. Enfin les *Lagides*, avec leur munificence sagement calculée, entraient spontanément dans les tendances du siècle ; ils poussaient leur royaume dans toutes les voies où peuvent s'agrandir le pouvoir et le savoir de l'homme, enfermant d'ailleurs toutes les études dans les limites de leur absolutisme monarchique, et entremêlant habilement les intérêts de la science avec ceux de leur empire. L'État tout le premier y gagna. Les constructions na-

vales et mécaniques profitèrent grandement des découvertes des mathématiciens d'Alexandrie. La puissance intellectuelle des lettres et des sciences, le seul et le plus fort levier qui restât encore dans les mains de la Grèce, après le démembrement de son empire politique, cette puissance, pour autant qu'elle sait se faire à la servitude, se courbait docile devant le souverain d'Alexandrie. Si l'empire du grand conquérant macédonien lui avait survécu, certes l'art et le savoir des Grecs auraient trouvé en Égypte un champ immense et digne d'eux ! Malheureusement la grande nation n'était plus qu'une ruine. Toutefois, une sorte de cosmopolitisme érudit prospérait encore au milieu d'elle ; et bientôt il trouva son pôle magnétique dans Alexandrie. Là étaient mises à sa disposition des ressources, des collections inépuisables ; là les rois écrivaient des tragédies dont leurs ministres écrivaient les commentaires ; là florissaient les académies et les pensions données aux académiciens.

De tout ce qui précède ressort la situation respective des trois grands États orientaux. La puissance maritime, maîtresse des côtes et de la Méditerranée, après le premier grand résultat obtenu, à savoir, la séparation politique du continent européen et du continent d'Asie, était conduite à poursuivre son œuvre dans l'affaiblissement des deux autres puissances rivales, et à donner sa protection intéressée à tous les petits États. Pendant ce temps la Macédoine et l'Asie, sans cesser de se jalouser entre elles, voyaient dans le royaume d'Égypte un commun adversaire contre lequel elles s'alliaient, ou contre lequel, du moins, elles avaient à se tenir constamment unies.

Quant aux États de second ordre, certains d'entre eux eurent aussi leur influence médiante dans les événements sortis des contacts de l'Orient avec l'Occident.

Royaumes
de
l'Asie Mineure.

Tels étaient les petits royaumes s'étagant de l'extrémité méridionale de la mer Caspienne à l'Hellespont, et qui, s'avancant vers l'intérieur, occupaient toute la partie septentrionale de l'Asie-Mineure : l'*Atropatène* (aujourd'hui l'*Aderbaïdjan*, au sud-ouest de la Caspienne) ; l'*Arménie*, la *Cappadoce* (dans l'intérieur), le *Pont* sur la rive sud-est, la *Bithynie* sur la rive sud-ouest de la mer Noire ; tous débris détachés du grand empire de Darius, tous gouvernés par des dynastes orientaux, la plupart d'origine persane, ainsi qu'il en était dans l'*Atropatène*, par exemple, dans cet asile de l'antique nationalité des Perses, où le flot tumultueux de l'expédition d'Alexandre avait passé sans laisser de traces ; tous enfin, subissant à la surface, et pour un moment, la suprématie de la dynastie grecque qui avait pris, ou croyait occuper en Asie la place des Grands-Rois.

La *Galatie*, au centre de l'Asie-Mineure, pesait davantage dans les destinées communes de l'Orient. Au centre du massif qui touchait à la Bithynie, à la Paphlagonie, à la Cappadoce et à la Phrygie, cet État avait eu pour fondateurs trois peuples celtiques, les *Tolistoboïes*, les *Tectosages* et les *Trocènes*¹, qui s'étant établis dans la contrée, y avaient apporté leur langue et leurs coutumes, et y continuaient leur vie d'aventuriers pillards. Leurs douze tétrarques, préposés à chacun des quatre cantons des trois tribus, assistés du conseil des *Trois cents*, y constituaient le pouvoir suprême, et tenaient l'assemblée sur le « lieu sacré » (*Drunemetum*), rendant la justice, et prononçant les sentences capitales. L'institution cantonale des Gaulois était chose insolite aux yeux des Asiatiques ; mais ils ne s'étonnaient pas

Gaulois
de
l'Asie-Mineure.

¹ [Débris des bandes qui avaient naguère envahi la Grèce : les *Tolistoboïes* et les *Tectosages* étaient des *Belges*, frères des *Volces Tectosages* de *Tolosa* (Toulouse). — V. Am. Thierry, *Hist. des Gaulois*, part. I, ch. v.]

moins de la fougue téméraire de ces intrus venus du nord ; de leurs habitudes de soldats de fortune, mettant leur épée au service de leurs voisins moins belliqueux, quelle que fût d'ailleurs la guerre à entreprendre, ou se précipitant, pour les piller ou les ravager, sur tous les pays d'alentour. Ces irrésistibles barbares étaient la terreur des peuples dégénérés de l'Asie ; et le Grand-Roi lui-même, après avoir eu ses armées maintes fois battues, après qu'*Antiochus I Sôter* eut perdu la vie dans un combat livré contre eux (493), avait fini par s'engager à leur payer tribut.

261 av. J.-C.

Pergame.

Seul, un riche citoyen de *Pergame*, *Attale*, leur avait tenu tête, et les avait refoulés : sa patrie reconnaissante lui décerna le titre de roi, pour lui et les siens après lui. La nouvelle cour de Pergame était, en petit, l'image de la cour d'Alexandrie : mêmes soins donnés aux intérêts matériels, aux arts, à la littérature ; même *gouvernement de cabinet* sagace et prévoyant ; mêmes tendances à aider à l'affaiblissement des deux autres puissances continentales. Les *Attalides* tentèrent de fonder une Grèce indépendante dans l'Asie-Mineure occidentale. Possesseurs d'un trésor toujours plein, ils s'en servirent à leur avantage, tantôt prêtant aux rois syriens de grosses sommes, dont le remboursement figurera plus tard dans les stipulations du traité de paix avec Rome, tantôt achetant des accroissements de territoire. C'est ainsi que les Romains et les Étolieus, ligués naguère contre Philippe et ses alliés, ayant enlevé Égine aux Achéens, les Étolieus, à qui elle appartenait comme part réglée du butin commun, la vendirent à Attale, au prix de 30 talents (51,000 *thalers* ou 191,250 fr.). Quoi qu'il en soit, et en dépit du luxe de la cour et du titre donné à son chef, le royaume de Pergame ne cesse pas d'être une sorte de république, se gérant au dedans et au dehors à la façon des cités libres. Attale, le Lau-

rent de Médicis de l'antiquité, ne fut jamais qu'un citadin opulent, menant la vie intime de la famille, lui et les siens. La concorde et la paix demeurèrent jusqu'au bout dans la maison royale : contraste louable à côté des souillures des dynasties plus nobles assises sur les trônes voisins.

Dans la Grèce européenne, si l'on retranche les possessions romaines de la côte occidentale, où résidaient des gouverneurs spéciaux, du moins dans les localités les plus importantes, comme à Corcyre (p. 98) ; si l'on retranche les provinces sous l'autorité immédiate de la Macédoine, on ne trouve plus de peuples ayant encore leur existence propre et leur politique, sauf les *Épirotes*, les *Acarnaniens* et les *Étolieus* au nord ; les *Bœotieus* et les *Athéniens* au centre ; les *Achéens*, les *Lacédémonieus*, les *Messéniens* et les *Éléens* dans le Péloponnèse. Les républiques des *Épirotes*, des *Acarnaniens* et des *Bœotieus* se rattachaient par toutes sortes de liens à la Macédoine ; les *Acarnaniens* surtout, que sa protection seule pouvait couvrir contre la menace et les armes des *Étolieus* leurs oppresseurs. Nul de ces trois peuples n'avait d'ailleurs d'importance. Au dedans, les conditions variaient. Chez les *Bœotieus* par exemple, ceux-ci, il est vrai, les plus mal en point, il était passé en usage à défaut d'héritiers en ligne directe, de léguer sa fortune à des associations de taverne, et depuis plusieurs dizaines d'années les candidats aux charges publiques n'obtenaient les votes qu'à la condition *sine quâ non* de s'engager à refuser au créancier, au créancier étranger surtout, l'action en justice contre le débiteur.

Les *Athéniens* avaient d'ordinaire l'appui du cabinet d'Alexandrie contre la Macédoine : ils étaient en intime alliance avec les *Étolieus*. Mais, en même temps, leur puissance avait disparu ; et n'eût été le nimbe glorieux

La Grèce.

Épirotes.
Acarnaniens.
Bœotieus.

Les Athéniens.

des arts et de la poésie des anciens jours, leur ville, triste héritière d'un illustre passé, serait descendue au rang des petites cités, ses égales.

Les Éoliens.

Plus viriles étaient les forces de la ligue étolienne. Là subsistait encore intacte l'antique vigueur de la Grèce ; mais là aussi l'indiscipline sauvage, l'impraticabilité d'un gouvernement régulier trahissaient la dégénérescence. C'était une maxime de droit public, que l'Étolien pouvait vendre ses services contre toute autre puissance, fût-elle alliée à l'Étolie. Un jour les Grecs ayant instamment demandé qu'il fût mis un terme à l'abus, la diète répondit qu'on arracherait l'Étolie de l'Étolie plutôt que de supprimer une telle loi. Ce peuple eût pu être grandement utile au reste de la Grèce, s'il ne lui avait fait plus de mal encore, avec son brigandage organisé, ses hostilités irréconciliables contre la confédération achéenne, et sa malheureuse opposition contre le grand État macédonien.

Les Achéens.

Dans le Péloponnèse, l'Achaïe, combinant ensemble les éléments meilleurs de la Grèce propre, avait fondé une fédération, imposante par l'honnêteté, le sens national, et les institutions d'une paix armée pour la guerre. Malheureusement, en dépit des accroissements qu'elle avait pris au dehors, elle se flétrissait au moment le plus florissant : ses ressources défensives avaient péri. Conduite à mal par l'égoïsme et la triste diplomatie d'*Aratus*, elle s'était jetée dans les démêlés les plus funestes avec les Spartiates. Faute plus grande ! *Aratus* avait appelé l'intervention de la Macédoine dans le Péloponnèse, et par là, complètement abaissé sa patrie devant la suprématie étrangère. Aujourd'hui les principales places du pays recevaient garnison macédonienne, et chaque année le serment de fidélité était prêté à Philippe. Quant aux petits États du Péloponnèse, *Élis*, *Messène*, *Sparte*, leur vieille haine contre l'Achaïe,

Sparte. Elis
Messène.

accrue tous les jours par des querelles de frontières, faisait toute leur politique. Ils tenaient pour les Éoliens ; et les Achéens marchant avec Philippe, ils prenaient parti contre la Macédoine. Seul, le royaume militaire des Spartiates avait conservé quelque prestige. *Machinidas*¹ mort, un certain *Nabis* avait pris sa place. Celui-ci, s'appuyant effrontément sur les mercenaires qui cherchaient partout aventure, leur donna les champs, les maisons, et jusqu'aux femmes et aux enfants des citoyens. Il entretint aussi d'étroites relations avec l'île de Crète, alors le grand repaire des corsaires et des soudards. Il y possédait quelques villes, et y organisa même une association en compte à demi pour l'exercice de la piraterie. Ses brigandages à terre, ses corsaires guettant à l'ancre au promontoire *Malée*, avaient répandu au loin la terreur de son nom : il était haï en même temps que tenu pour cruel et vil. Néanmoins il avait su étendre son territoire, et dans l'année de la bataille de Zama, il s'était emparé de Messène.

Mais parmi tous les États intermédiaires, la situation la plus indépendante était encore celle des villes grecques marchandes, échelonnées sur les rivages de la *Propontide*, le long de la côte d'Asie-Mineure, ou éparses dans les îles de la mer Égée. Ces libres cités sont le point lumineux dans les ténèbres confuses du système hellénique, dans ces temps. Il en était trois surtout qui, depuis la mort d'Alexandre, avaient conquis les franchises les plus complètes, et que leur activité commerciale faisait politiquement et territorialement considérables : *Byzance*, la reine du *Bosphore*, riche et puissante, par les produits du péage du détroit et le commerce des blés dans la *mer Noire* ; *Cyziqne*, sur la *Propontide* asiatique,

Ligue
des
villes grecques.

¹ [Mercenaire Tarentin devenu *Tyran* de Sparte vers 210 : vaincu et tué à *Mantinee* par *Philopémen*.]

Rhodes. fille et héritière de *Milet*, vivant en rapports étroits avec la cour de Pergame; enfin et avant elles, *Rhodes*. Les Rhodiens, Alexandre mort, avaient aussitôt chassé leur garnison macédonienne. Mettant à profit les avantages maritimes et commerciaux de leur position géographique, ils s'étaient faits les intermédiaires de tout le mouvement de la Méditerranée orientale. Leur flotte excellente, leur courage mis glorieusement à l'épreuve lors du siège fameux de 450¹, dans ce siècle de luttes continuelles et universelles, leur fournissaient les moyens d'une politique de neutralité commerciale, prévoyante et énergique. Ils l'assuraient, quand il le fallait, par les armes. Témoin leur guerre avec les Byzantins qu'ils avaient forcés à laisser le Bosphore ouvert à leurs vaisseaux. Ils n'avaient pas davantage permis aux dynastes de Pergame de leur fermer la mer Noire. D'ailleurs, ennemis de toute expédition tentée sur terre, ils avaient acquis pourtant des possessions importantes sur la côte de *Carie*, en face de leur île : en cas de besoin, ils prenaient à loyer des soldats pour leurs guerres. Partout ils avaient noué des relations amicales, à Syracuse, en Macédoine, en Syrie, et surtout en Égypte. Ils étaient en haute estime auprès des grandes cours, tellement qu'ils furent choisis souvent comme arbitres. Ils avaient continuellement l'œil sur les villes grecques maritimes, si nombreuses le long des rivages des royaumes de Pont, de Bithynie et de Pergame, le long des côtes et dans les îles enlevées par l'Égypte aux *Séleucides*, comme *Sinope*, *Héraclée*, *Pontique*, *Cius*², *Lampsaque*, *Abydos*, *Mytilène*, *Chios* (aujourd'hui *Scio*), *Smyrne*, *Samos*, *Halicarnasse* et tant d'autres encore. Toutes ces cités étaient libres

¹ [Soutenu avec succès contre Démétrius Poliocrète, qui ne put réduire la place.]

² [*Cius* ou *Cionte*, ville de Bithynie, sur la Propontide, aujourd'hui *Ghio*].

en réalité; elles n'avaient affaire à leurs suzerains que pour en recevoir la confirmation de leurs privilèges ou leur payer parfois un modique tribut : contre les tentatives des dynastes voisins, elles savaient ou résister en pliant, ou lutter de vive force. Elles pouvaient compter toujours sur l'aide de Rhodes, qui défendit énergiquement Sinope contre l'agression d'un *Mithridate*, du Pont. Au milieu des haines et des guerres des rois, elles avaient si fortement assis leurs libertés locales, que quand, un peu plus tard, Antiochus et les Romains en vinrent aux mains, leurs franchises, à vrai dire, n'étaient plus en jeu, mais bien seulement la question de savoir si elles auraient à les tenir ou non de la munificence du roi. — Pour nous résumer, la ligue des villes grecques, dans ses conditions générales comme aussi dans ses rapports spéciaux avec les souverains du pays, constituait une véritable *hanse* avec Rhodes à sa tête. Rhodes traitait et stipulait pour elle-même et pour ses associées. Dans leurs murs, la liberté républicaine avait élu domicile et tenait tête à l'intérêt monarchique; et pendant qu'aux alentours sévissait la guerre, se reposant dans leur calme relatif, elles avaient des citoyens patriotes savourant le bien-être de la vie des cités maitresses d'elles-mêmes : les arts et la science y florissaient enfin, sans avoir à craindre les entreprises du régime militaire ou la corruption de l'air des cours.

Tel était le tableau qu'offrait l'Orient à l'heure où tomba la barrière qui le séparait de l'Occident; à l'heure où les puissances orientales, Philippe de Macédoine en tête, se virent enveloppées dans les vicissitudes et les affaires de l'autre partie du monde ancien. Nous avons raconté ou indiqué ailleurs¹ les premiers incidents de

Le
roi Philippe
de Macédoine.

¹ [V. *suprà*, ch. III, p. 94, et s.; ch. V, p. 175; et ch. VI, p. 190 à 204.]